

Estrella et Pathé présentent

Morjana Alaoui Nadine Labaki Lubna Azabal Hiam Abbass



ROCK THE CASBAH

un film de **Laïla Marrakchi**
avec la participation exceptionnelle de **Omar Sharif**

estrella
productions

ROCK THE CASBAH © 2013 ESTRELLA PRODUCTIONS, PATHÉ PRODUCTION, AGORA FILMS, LA CHAUVÉ-SOIRIS • VISA D'EXPLOITATION 2013 N°131 174



Créé par non contractuels

ESTRELLA ET PATHÉ PRÉSENTENT

MORJANA ALAOUI

NADINE LABAKI

LUBNA AZABAL

HIAM ABBASS

ROCK THE CASBAH

Un film de **Laïla Marrakchi**

avec la participation exceptionnelle de **Omar Sharif**

Durée : 1h40

SORTIE LE 11 SEPTEMBRE 2013

DISTRIBUTION

Pathé
2, rue Lamennais
75008 Paris
Tél. : 01 71 72 30 00
www.pathefilms.com

PRESSE

André-Paul Ricci – Tony Arnoux
6, place de la Madeleine - 75008 Paris
Tél. : 01 49 53 04 20
apricci@wanadoo.fr



Matériel téléchargeable sur www.pathefilms.com

SYNOPSIS



C'est l'été à Tanger. Une famille se réunit sur 3 jours dans la maison familiale suite au décès du père, pour se remémorer les souvenirs et partager sa perte, comme le veut la tradition musulmane. Il faut quitter les plages, les maillots de bain pour se vêtir de djellabas, réunir tout le monde et donner à la maison des allures d'enterrement. L'agitation est à son comble d'autant plus que cet homme n'a laissé derrière lui que des femmes. Tout va basculer avec l'arrivée de Sofia, la dernière des filles, celle qui a fait sa vie ailleurs.

Actrice n'interprétant que des rôles de terroristes dans des séries américaines, elle arrive de New York après plusieurs années d'absence. Son retour va être le moyen de régler ses comptes avec ses sœurs et bouleverser l'ordre établi depuis toujours par ce patriarcat. Entre rire et larmes, une hystérie collective va mener chacune de ces femmes à se révéler à elle-même...

ENTRETIEN LAÏLA MARRAKCHI



© David Souenellen

Comment est née l'idée du film ?

Il y a quelques années, j'ai perdu mon vieil oncle. C'était peu après la sortie de *MAROCK*, mon premier long-métrage. Cet homme était une figure très importante dans ma famille. Une sorte de patriarche assez fantasque et plein de poésie. J'ai vécu trois jours de funérailles très émouvants durant lesquels j'ai découvert les femmes de ma famille sous un autre jour : fragiles, mais n'ayant pas peur de se dévoiler... J'ai pensé qu'il y avait un film à faire par lequel je pourrai raconter nos traditions, très différentes de celles du monde occidental. Mais je redoutais aussi qu'il soit trop lourd de travailler sur un film autour d'un enterrement, d'autant que le sujet avait été beaucoup traité au cinéma.

À cette époque, vous étiez accaparée par un autre projet.

Je travaillais alors sur un scénario autour de la famille Oufkir. Au bout de deux ans et demi, le projet s'est arrêté alors qu'on en était au stade de la préparation. Du coup, je suis repartie sur l'idée qui allait donner *ROCK THE CASBAH*. Entre-temps, il s'était passé beaucoup de choses dans ma vie personnelle. J'ai injecté certains de ces éléments dans le script : la fin de l'adolescence, la difficulté de passer à l'âge adulte, la maternité, la quête d'identité...

ROCK THE CASBAH s'articule autour de la disparition d'un chef de famille. Peut-on voir dans cette mort une métaphore de la situation du monde arabe aujourd'hui ?

Absolument. Ce décès symbolise la fin d'une époque. À présent que le chef a disparu, on sent la révolte qui gronde. Sa mort agit sur les femmes comme un révélateur. Durant trois jours de funérailles, elles peuvent enfin s'exprimer librement, voir péter les plombs pour certaines d'entre elles. À force d'être constamment dans la retenue, contraintes de se taire et d'encaisser, les femmes orientales sont forcément dans le trop.

MAROCK auscultait l'opposition entre jeunes et vieux, modernité et tradition, désir de liberté et conservatisme. Ces thèmes reviennent dans ROCK THE CASBAH. Mais cette fois ils occupent des personnages adultes.

MAROCK traitait d'une jeunesse qui se construit contre ses parents, la société et les traditions. La révolte et la quête de liberté y étaient montrées comme indispensables. C'était l'insolence de la jeunesse ! Dans ROCK THE CASBAH, ce qui m'intéressait c'était d'observer le passage à l'âge adulte chez des femmes demeurées infantiles. Elles ont perdu leurs illusions. Elles ne luttent plus et vivent dans la nostalgie. Elles ne se sont pas accomplies à la fois parce que la société leur a imposé des choses, et également parce qu'elles ne se sont pas battues pour s'accomplir : aimer qui elles voulaient ou mener leur carrière comme elles le désiraient. Au lieu de ça, elles se sont laissées enfermer par leur milieu et dans une culture où il est très compliqué d'affirmer sa différence et de trouver un entre-deux.

Ces thèmes, le film les aborde avec humour et tendresse.

Il me semblait que c'était la meilleure voie pour observer cette famille qui a, en apparence, tout d'un cocon. D'un lieu idéal. Mais dans lequel il existe une vraie violence des rapports.

Les quatre femmes du film évoquent celles de la chanson « Four Women » de Nina Simone : la première docile et douce, la seconde délurée, la troisième vaincue, mais digne, la dernière décidée à tout renverser.

Avant que Rob ne compose la BO, l'introduction du film était la chanson « Wild is the Wind » interprétée par Nina Simone. Son répertoire m'a accompagnée tout au long de l'écriture du scénario. Je cherchais à trouver le bon équilibre entre les différents caractères de ces quatre héroïnes pour donner un instantané qui soit représentatif des femmes dans la société marocaine d'aujourd'hui.

Parmi elles, le personnage interprété par Nadine Labaki (Miriam) est le plus surprenant : de bimbo écervelée au début, on la découvre par la suite bouleversante.

Miriam est constamment dans l'exubérance et la surenchère, jusque dans son apparence. Elle incarne ces femmes marocaines très sophistiquées qui pensent que l'émancipation passe d'abord par leur allure, plutôt que par une quête intérieure. Ce qui me touche chez elles, c'est leur profonde solitude. Elles peuvent arborer tous les appareils de la femme libérée, elles ne vivent pas réellement leur statut de femme. On a beau être éduquée, paraître émancipée, il est toujours dur d'être une femme à part entière dans cette société. D'autant que nous n'avons pas d'exemples à partir desquels nous construire. Souvent, on ne trouve que des mères ou bien des femmes qui ont réussi professionnellement, laissant leur épanouissement personnel passer au second plan.



Sofia est la seule qui ait osé s'affranchir de l'autorité paternelle en partant vivre aux États-Unis.

Sofia a trouvé dans le départ le seul moyen d'exister. Elle a immigré aux États-Unis qui représentent, dans ces pays, la quintessence du rêve – ou bien le diable incarné. Mais tout n'est pas simple pour autant : elle s'est mariée, est devenue actrice, mais son couple s'est écroulé. Sofia est presque dans le déni de sa famille et de son pays. Comme les autres, elle est rattrapée par la mort de ce père avec lequel elle était brouillée. Ce retour aux sources est indispensable dans sa construction intérieure.

Elle n'a pas non plus supporté le suicide de sa sœur aînée. Elle accuse d'ailleurs les siens d'être responsables de cette tragédie.

Elle porte le poids de ce que cette sœur n'a pas réussi à accomplir - s'affranchir du père et devenir comédienne. De plus, Sofia se sent responsable de la situation que vivent sa mère et ses sœurs, qui ne se sont pas réalisées. Elle est sans doute la plus structurée des femmes de cette famille. Elle est aussi la plus «occidentalisée».

Durant ces trois jours de deuil où boire et fumer est strictement interdit, vous montrez que personne ne se prive pour transgresser les règles. Jusqu'au fantôme du patriarce qui sirote un whisky.

Dans cette société sous contrôle, la transgression est leur seul moyen de s'exprimer. C'est comme si les gens étaient en permanence coincés dans une cocotte-minute : ils disent le contraire de ce qu'ils pensent, ils font le contraire de ce qu'ils disent, ils sortent dans les bars se cacher pour fumer et boire. C'est une société en permanence déchirée par les contradictions. Ce qui donne parfois lieu à des situations très drôles et rend ces personnages aussi très attachants !

Quel est le problème majeur de cette société, selon vous ?

La sexualité. La frustration que l'on éprouve est énorme. Le poids de la tradition et de la religion pèse constamment sur tout. De fait, pour ces femmes, entre le voile et la mini-jupe, le juste milieu est difficile à trouver. Toutes cherchent à s'épanouir. Mais par quelle voie ? Certaines portent le voile par conviction religieuse, d'autres parce qu'elles n'ont pas envie d'être "emmerdées" dans la rue, d'autres encore se sophistiquent à outrance. Enfin certaines choisissent de s'investir politiquement, quand les dernières fuient et choisissent de partir faire leur vie ailleurs.

Les hommes sont dans leur majorité montrés comme des lâches, des profiteurs, des hypocrites, des misogynes.

Dans ces sociétés, les hommes naissent avec la tradition de leur côté. Du coup, ils sont moins animés de contradictions que les femmes, voir moins animés tout court ! Dans le monde arabe, on retrouve souvent ce schéma : un patriarche qui gère tout, et des hommes infantilisés ou bien brisés qui, comme Zakaria, cherchent leur identité. Mais dès que le patriarche n'est plus là, les femmes prennent la parole et le statut de l'homme est remis en question.

Zakaria est la clé du film. Lui est très différent des autres hommes.

C'est un écorché vif, un révolté. Il a reçu la même éducation que les quatre filles, mais il a finalement été rejeté par ceux qui l'avaient élevé. Il porte la douleur de cette trahison et n'assume pas non plus la classe sociale à laquelle appartient sa mère, la bonne de la maison. Zakaria n'a pas sa place. En ce sens, il est très proche de Sofia. C'est d'ailleurs par eux deux que la vérité éclate.

Quels référents aviez-vous en tête lorsque vous écriviez son personnage ? (pour ne pas révéler la fin du film)

Les films de Francis F. Coppola, dont je suis une fan totale, et à TETRO en particulier. J'aimais que ce personnage soit du côté des fantômes, de ceux qu'on n'a pas envie de voir : la sœur suicidée, le père... À la fin du film, il est réhabilité. Il représente l'avenir avec toute la liberté et les incertitudes que cela implique.

ROCK THE CASBAH présente un casting panarabe: Hiam Abbass vit en Israël, Nadine Labaki au Liban, Lubna Azabal en France et en Belgique, Morjana Alaoui aux États-Unis.

Tout est parti de mes envies et de mes rencontres avec ces actrices. Depuis le début, je ne voulais pas m'enfermer dans un casting 100% marocain. L'idée d'un casting panarabe me permettait d'élargir mon sujet à l'ensemble du monde arabe. Ensuite, lorsqu'on a fait davantage connaissance, les comédiennes et moi, on s'est rendu compte qu'on possédait beaucoup de points communs. On a toutes grandi dans nos pays d'origine, on y a été confronté aux non-dits, aux tabous, aux difficultés qui y existent de vivre sa vie de femme, avant de partir. Et pour certaines d'entre nous de revenir.



Nadine Labaki ou Hiam Abbass sont elles aussi réalisatrices. La présence d'autres cinéastes sur le plateau a-t-elle créé une pression supplémentaire ?

Pas du tout. Nadine et Hiam ont été géniales, comme toutes les autres d'ailleurs. Toutes ont été d'un grand soutien, me posant des questions, m'amenant à réfléchir à tel ou tel aspect des personnages ou des situations.

ROCK THE CASBAH a été tourné en seulement trente-trois jours. Cette contrainte ne se ressent pas.

J'avais envie de faire vivre ces trois jours au spectateur dans un état d'apesanteur, comme hors du temps. Je voulais qu'on soit plongé dans un paradis perdu où tout est suspendu. J'en ai marre de la vitesse à tout prix ! Au cinéma, on nous pousse sans arrêt à provoquer, à choquer, à filmer caméra à l'épaule... Je voulais revenir à ce cinéma qui m'avait fait rêver, jeune, quand il était possible de prendre le temps de faire de beaux plans, de proposer de longs plans séquences, de raconter une histoire, d'observer les personnages.

C'est un film très écrit. L'improvisation a-t-elle tenu un rôle ?

Comme on disposait de peu de temps de tournage, il fallait que le scénario soit réglé, précis. Les actrices sont intervenues assez tard sur le projet. Comme elles ont toutes des personnalités incroyables, je les ai laissées improviser sur le texte durant les répétitions qu'on a faites autour des scènes clés du film. Parfois, ça a donné des choses formidables que j'ai par la suite injectées dans le scénario final.



Le ton dominant du film est une lumière dorée. On a l'impression de baigner constamment dans le halo du fantôme.

C'était une façon de traduire la mélancolie liée à la ville où nous avons tourné : Tanger, là où j'ai réalisé mon premier court-métrage. Cet endroit est plein de fantômes : Paul Bowles, William Burroughs, Francis Bacon, Jimi Hendrix, Henri Matisse, beaucoup d'artistes y ont trouvé leurs inspirations... Dans le film, cette lumière traduit la nostalgie que j'éprouve vis-à-vis du Maroc. Je n'y vis plus depuis des années, même si je m'y rends souvent. C'est devenu mon paradis perdu. Cette lumière le résume.

Pourquoi le choix de Tanger ?

À l'origine, ROCK THE CASBAH devait se dérouler à Casablanca, mais je n'y ai pas trouvé la maison que je désirais. J'étais à la recherche d'une grande demeure coloniale qui renvoie aux vestiges du passé. Lorsque j'ai découvert cette maison à Tanger, située au sommet de la Vieille Montagne, la ville s'est imposée comme un choix logique. Tanger incarne un passé glorieux où soufflait un vent de liberté. C'était aussi une ville de plaisir, notamment fréquentée par les homosexuels européens.

Le film est raconté du point de vue du fantôme du patriarce. Ce parti pris s'est-il imposé dès le début ?

Oui. J'adorais cette idée du mort qui flotte et qui regarde les siens, mais sans intervenir. Depuis le départ, je tenais à ce dispositif. Ça m'a permis une liberté dans la narration que j'ai adorée. De plus, ce personnage me permettait de montrer combien le rapport à la mort est différent dans la culture musulmane. Dans les grandes fratries, les gens apprennent à vivre avec les morts. Ils avancent avec une conscience de la mort qui n'a rien d'angoissant. On n'expédie pas le deuil, dans le monde arabe. Au contraire. On prend le temps de se retrouver autour de longs rituels grâce auxquels les membres de la famille se soutiennent les uns les autres.

Dans sa dernière partie, le film bascule vers la gravité lorsque l'identité de Zakaria est révélée. Néanmoins, vous avez privilégié une fin heureuse.

C'est un choix d'auteur. Dès le départ, j'ai voulu ce ton tendre et un happy end. Je voulais également montrer ce qui se produit dans les familles marocaines lorsqu'une crise éclate. Dans cette culture, c'est la cellule familiale qui prime. Les clans vivent constamment dans le non-dit et quand ça "pète", enfin on peut "dire". C'est un moment de guérison. Dans cette société, on n'aime pas le conflit. Lorsqu'un drame surgit, tout est fait pour calmer les choses, trouver un terrain d'entente et préserver la survie du clan.

ROCK THE CASBAH se raconte en trois langues : arabe, français et anglais.

En passant de l'une à l'autre langue, je désirais montrer que cette famille possède des atouts qui devraient lui permettre un regard élargi sur le monde. Au contraire, on découvre ses membres fermés, psychologiquement bloqués. Employer ces trois langues, c'était montrer la schizophrénie qui existe dans cette famille où on pense en français, où on communique en arabe, où on fantasme en anglais. Enfin, le français et l'anglais, sont bien sûr symboliques de l'héritage culturel colonial auquel est confronté cette génération de femmes. Leurs enfants étudient à l'école française ou américaine, et en même temps vivent dans un pays très ancré dans les traditions. Il est donc difficile pour ces gens de trouver une juste identité.

Quel est l'état d'esprit de la jeunesse marocaine aujourd'hui ?

S'enrichir, s'affranchir, revendiquer sa liberté, ses droits, devenir des citoyens à part entière. Le Maroc défend une politique libérale. C'est l'un des pays les plus ouverts du Maghreb. Une classe moyenne émerge. Néanmoins, les disparités sociales restent énormes. Aujourd'hui les islamistes sont au pouvoir, ce sont les mêmes qui ont été les détracteurs de mon premier film, MAROCK. Mais, il faut résister, car la culture reste la meilleure arme contre l'obscurantisme.

MAROCK avait déclenché de violentes polémiques à sa sortie au Maroc. Quel accueil espérez-vous pour ROCK THE CASBAH ?

Le débat que MAROCK avait créé entre laïcs et fondamentalistes avait de loin dépassé le film. Par-dessus tout, les islamistes n'acceptaient pas le fait qu'une musulmane puisse tomber amoureuse d'un juif. Cette fois, ce qui m'intéresse c'est de donner la parole aux femmes. J'aimerais que ce film les amène à donner leur point de vue sur les thèmes que je traite : l'héritage, leur place dans la société, leur sexualité...

Quel regard porte l'Occident sur le cinéma arabe ?

On attend de ces cinéastes qu'ils fassent des films choquants, provocants, qu'ils dénoncent violemment les injustices. À travers ce film, j'ai voulu offrir un autre regard sur le monde arabe qui soit empreint d'humour, de dérision et de tendresse, parce que c'est aussi le ton de cette culture. Ce qu'on ne réalise pas ici, en Europe, c'est que j'aborde des sujets considérés comme très sensibles par le monde arabe, mais sur un ton différent.

ENTRETIEN HIAM ABBASS



Parlez-nous de votre rencontre avec Laïla Marrakchi.

Laïla n'avait pas encore constitué la famille du film et m'envisageait alors dans deux rôles – celui de la mère et celui de la sœur aînée. J'ai d'abord hésité à m'engager : j'avais déjà joué ce genre de rôles. Mais plus nous avançons dans les discussions, plus mes doutes se dissipent. Je me suis sentie embarquée dans un univers qui m'évoquait les tragédies grecques ; une dimension qu'on voit peu au cinéma.

Aviez-vous vu MAROCK ?

Oui. Il me rappelle les films de certains cinéastes, qui, bien avant le printemps arabe, dessinaient déjà la révolution en route. Il y a, dans MAROCK, une jeunesse, une gaieté et une audace incroyable. Et en germe, les prémises du changement.

Qu'est-ce qui vous a finalement décidée à accepter le rôle de la mère ?

Laïla a finalisé son casting, nous continuions de nous parler et j'ai mieux compris pourquoi elle m'offrait d'interpréter cette femme. Au fil de nos échanges, j'ai vu la possibilité d'explorer des zones que je n'avais pas encore abordées – je n'avais encore jamais joué de femme appartenant à la classe de la bourgeoisie, sa complicité et la distance qu'elle a parfois avec ses filles m'intéressaient. Et l'amour qu'elle a pour son mari, un amour qu'elle partage avec la bonne, était une dimension nouvelle pour moi ; à des années lumière de la femme que je suis. Ce mélange d'émotions me séduisait.

On vous sent très exigeante dans vos engagements.

Jouer un rôle pour un rôle ne m'intéresse pas. Il faut que les projets me parlent et que je me sente un attachement envers eux. La rencontre avec le réalisateur compte pour beaucoup dans mes choix. À cet égard, j'aimais beaucoup la manière tranquille et précise avec laquelle Laïla répondait à toutes mes questions.

Quel genre de questions vous posiez-vous ?

Je n'ai pas vraiment l'âge de cette femme. Que pouvais-je lui apporter ? Je m'interrogeais sur son apparence : Comment était-elle coiffée ? À quel moment portait-elle le voile ? Comment révélerait-elle son secret ?...

L'allure physique d'un personnage compte beaucoup pour vous ?

Cela fait partie intégrante du travail. J'ai besoin de me sentir à l'aise dans un costume. Je n'avais jamais porté le genre de vêtement traditionnel et magnifique que j'ai dans le film, j'ai dû me familiariser avec, jusqu'à le sentir faire partie de mon quotidien. Laïla souhaitait mon personnage élégant : il le fallait pour rendre son incroyable dignité à cette femme.

La mère entretient des relations très particulières avec ses filles.

Elle les a mises au monde, elle les aime mais les jalouse aussi. Et vit avec la culpabilité atroce d'avoir poussé l'une d'elles au suicide. En l'envoyant avorter à Londres, elle et son mari ont sauvé leur statut social mais ont payé le prix fort. J'évoquais plus haut la tragédie grecque ; on est en plein dedans. Comme dans «Phèdre», que je joue actuellement au théâtre, la jeune fille a été jugée, rejetée, abandonnée et comme Phèdre, elle s'est donné la mort.

Durant ces trois jours de deuil, la mère et les trois filles qu'il lui reste vont régler, chacune à leur façon, des comptes avec la vie.

Ces filles ont toutes un point commun avec la mère.

Oui, chacune a un peu d'elle. Kenza, que joue Lubna Azabal, a un amour idéalisé pour son père. On sent que son mariage avec son cousin est un mariage arrangé et qu'elle est tiraillée entre l'amour qu'elle porte au père et celui qu'elle doit au mari qu'elle se force sans doute à aimer parce que son père l'a choisi. C'est une femme un peu perdue qui ne trouve pas son chemin.

Myriam, que joue Nadine Labaki, partage la même insatisfaction amoureuse mais l'éprouve différemment en cherchant dans son apparence extérieure les moyens de changer. Elle n'y parvient pas, bien sûr. Sofia, que joue Morjana Alaoui, est la seule à avoir osé partir pour se trouver, en occultant sa culture et son éducation.

Malgré leurs difficultés, il est fascinant de voir avec quelle liberté elles réussissent à se livrer au cours de l'enterrement.

C'est très représentatif des sociétés arabes. Il y a un proverbe chez nous qui dit que dans la pire des catastrophes, on trouve quelque chose d'utile. Dans la tristesse où elles se trouvent, toutes ces femmes réussissent à rire, elles font preuve d'humour et atteignent une légèreté qui va leur permettre de s'en sortir.

Le casting de ROCK THE CASBAH est extraordinairement cosmopolite et dépasse de loin le contexte marocain du film.

Laïla a osé ce que beaucoup de metteurs en scène n'osent pas : elle a choisi ses interprètes en fonction de ce qu'ils pouvaient donner sans se soucier de leur identité. Elle pense – et je partage cette vision avec elle – qu'un comédien n'a pas de nationalité. En faisant ce choix, elle donne une identité assez unique à la femme arabe en livrant d'elle une image plus globale.

Comment avez-vous travaillé avec Laïla Marrakchi ?

Nous avons fait des lectures durant quelques jours avec Laïla et les autres comédiennes. C'était une façon d'embrasser profondément les trajets de chaque personnage. Chacun apportait sa voix. La productrice Stéphanie Carreras était avec nous, son engagement nous a été très précieux. Nous avons toutes des questions, certaines ont été résolues lors de ces discussions, d'autres, comme la scène de la révélation du secret de la naissance du personnage de Zakaria, sont restées en suspens et n'ont trouvé leurs réponses qu'une fois sur le plateau. Laïla elle-même ne les possédait pas. Quelques jours après le début du tournage, une fois ses marques prises, la question de la révélation s'est à nouveau posée : comment révéler le secret liant la mère et la bonne ? Nous nous sommes réunies durant quatre heures à l'hôtel : il était évident que c'était à la mère et à personne d'autre que revenait cette confession. Puis nous nous sommes rendues sur le lieu où la scène allait être tournée et nous l'avons répétée. À partir de là, Laïla a pu imaginer son découpage. Elle sait exactement ce qu'elle veut, ce qui n'exclut pas la concertation. C'était très précieux.

ENTRETIEN

MORJANA ALAOUI



ROCK THE CASBAH s'inspire d'un événement familial que vous avez vécu avec votre cousine Laïla Marrakchi. Comment avez-vous réagi à la lecture du scénario ?

Laïla m'avait raconté son projet avant l'écriture mais j'avoue avoir été un peu surprise en découvrant la première version tant il y avait de ressemblances avec les événements qui s'étaient déroulés lors de l'enterrement de mon grand-père. Petit à petit, le scénario a évolué. Il s'est dégagé de notre histoire familiale, il a pris son indépendance. J'ai commencé à considérer Sofia comme un vrai personnage et non plus comme la réplique de la femme que j'avais pu être. J'ai essayé de la construire loin de mes souvenirs personnels, lui creuser un chemin qui lui soit propre. Ça a été mon challenge.

Il reste de grandes similitudes entre le personnage de Sofia et vous : comme elle, vous êtes partie tenter votre chance à Hollywood et vous vous êtes heurtée aux clichés dont sont souvent victimes les acteurs arabes.

Je ne suis restée que peu de temps à Los Angeles. Je n'ai pas vraiment eu le temps de me confronter aux clichés dont Sofia est victime en jouant des rôles liés à ses origines. J'ai dû écourter mon séjour là-bas pour tourner le film de Pascal Laugier, MARTYRS. Ce film m'a vraiment permis de sortir des stéréotypes dans lesquels les comédiens venant du Maghreb sont trop souvent confinés. Pour moi, l'important n'est pas que Sofia vive à Los Angeles - elle pourrait indifféremment habiter à Londres ou à Paris -, l'important est qu'elle ait décidé d'aller vivre loin pour réaliser ses rêves librement et indépendamment de sa famille.

C'est ce qui vous a poussée à quitter votre pays ?

Oui. Dès mon bac en poche, avant même de décider de devenir comédienne, je savais que je partirai.

Comment décririez-vous Sofia ?

C'est une femme qui souffre. Elle n'a pas eu l'affection de son père et n'est pas reconnue par sa famille. Aucun de ses choix n'est validé. Sa carrière ne décolle pas comme elle l'espérerait, son mariage n'est pas très heureux - son mari fait passer son travail avant tout et au fond elle se retrouve à élever seule son enfant. Elle est dans une grande solitude et n'accepte pas de s'avouer ses échecs. Malgré cela, je la vois comme quelqu'un d'extrêmement courageux. Elle se bat.

On sent que ces quelques jours passés dans sa famille qu'elle n'a pas revue depuis des années la transforment.

Elle se réconcilie avec elle-même, elle mûrit.

Comment vous êtes-vous préparée au rôle ?

J'ai essayé de composer une Sofia qui soit le plus loin possible de ce que je connaissais, tout en m'appuyant bien sûr sur ce que Laïla et moi avons vécu. Pour y parvenir, j'ai travaillé longtemps en amont avec un coach, l'Américain Robert Burns, que je rencontrais régulièrement à Paris.

Ensemble, nous nous sommes efforcés de mieux la connaître. Nous avons beaucoup réfléchi par exemple aux rapports qu'elle avait pu avoir avec cette soeur disparue et dont Sofia s'inspire comme d'un modèle. Nous avons également réfléchi à l'éloignement qu'elle ressent vis-à-vis de sa famille. De retour au Maroc, Sofia comprend que sa place n'est plus tout à fait la même et que son départ a causé beaucoup de tristesse. Elle en est perturbée. Ces petites informations m'ont permis d'arriver parfaitement libre sur le tournage.

Parlez-nous des autres femmes du film.

Toutes se battent contre leur condition mais toutes n'affrontent pas leurs problèmes de la même manière. Sofia le fait de façon frontale et, à sa manière, même s'il est tiraillé entre tradition et modernité, le personnage de Kenza est également d'une grande franchise. Les autres vivent davantage dans le mensonge : Miriam dans son souci de paraître, la mère et Yacout, la nourrice, dans un esprit de sacrifice propre aux femmes de leur génération. Dans cette famille, seule la grand-mère est vraiment libre. Elle est la plus moderne de toutes, la seule à laquelle Sofia puisse véritablement se confier ; la seule qui comprenne. Au Maroc, les femmes commencent à se libérer, elles ont plus d'exigences mais les choses restent encore difficiles. Laïla restitue bien cela dans le film : le père disparu, on voit bien que les langues se délient - elles ne sont plus sous sa coupe.

Vous évoquiez votre grand-père. Avez-vous vécu vous-même sous son autorité ?

Oui et non. Mes parents étaient assez modernes. Enfant, j'ai toujours été traitée d'égal à égal avec mon frère. Il aurait été compliqué de me mettre dans la tête qu'il m'était supérieur. Je n'ai pas grandi dans ce genre de tabou.



Dans ROCK THE CASBAH, excepté le patriarche qu'on enterre, les hommes sont assez effacés.

Laïla ne met pas les projecteurs sur eux. Dans le film, ce sont les femmes qui l'intéressent, les hommes sont discrets. Leur responsabilité est de s'occuper du corps du défunt et de l'emmener au cimetière.

Le personnage de Zakaria tranche avec les autres.

Il est aussi isolé que l'est Sofia. Il est l'homme qui était amoureux de sa soeur décédée et son seul allié dans cette famille. C'est avec lui qu'elle va trouver les réponses qu'elle cherche.

MAROCK était votre premier film comme comédienne et le premier long métrage à la réalisation pour Laïla Marrakchi. Huit ans après, comment se sont passées vos retrouvailles sur un plateau ?

J'avais tourné avec d'autres réalisateurs, je me sentais plus sûre de moi. Laïla avait mûri de son côté. Nous avons maintenant chacune notre propre façon de travailler. Le fait d'appartenir à la même famille est parfois un gros atout parce que l'on se connaît et que l'on se comprend mieux.

Vous évoquiez plus haut la proximité des premières moutures du scénario avec votre propre histoire. Le film achevé, la ressentez-vous toujours ?

Le film existe maintenant à part entière et Sofia a désormais son existence propre. Il donne du Maroc une image qu'on a peu l'habitude de voir. Laïla a l'art de capter des moments de vérité.

ENTRETIEN

NADINE LABAKI



Vous tournez peu dans les films des autres. Qu'est-ce qui vous a décidé à interpréter Miriam dans ROCK THE CASBAH ?

Laïla est venue spécialement au Liban pour me rencontrer et sa personnalité m'a séduite. J'ai aimé la passion avec laquelle elle m'exposait son projet, sa force de conviction.

Aviez-vous vu MAROCK, son premier film ?

Oui et j'avais beaucoup apprécié sa manière d'aborder les choses.

Vous avez beaucoup de points communs. Vous donnez toutes deux la parole aux femmes.

C'est vrai mais cela n'a pas été déterminant dans ma décision. L'aventure humaine compte énormément pour moi : échanger nos expériences, être touché par les gens... C'est donc surtout l'enthousiasme de Laïla et la manière très personnelle qu'elle avait de défendre ses points de vue sur la condition des femmes au Moyen-Orient qui m'ont plu. Je sentais qu'elle saurait montrer leur richesse et leurs contradictions ; leurs tiraillements entre tradition et modernité ; leur envie d'être et ce qu'elles se permettent d'exprimer face à la pression sociale et familiale, et face aux tabous.

C'est compliqué pour une femme arabe d'accomplir tout ce qu'elle souhaite. Cela ne veut pas dire que nous sommes toutes soumises ou défavorisées – les femmes libres sont elles aussi animées par plein de contradictions, elles sont fragiles et fortes, passionnées mais aussi parfois hésitantes, presque timorées. Je fais partie de ces femmes. Je suis comme elles, à la recherche de mon identité.

D'une certaine manière, le personnage de Miriam est assez proche de moi. Elle aussi est en quête de son identité.



Elle est bouleversante.

Elle ressemble à certains personnages de mes films. Dans CAMEL, il y avait une femme comme ça, uniquement préoccupée par son apparence physique et qui recourait à la chirurgie esthétique. Ces femmes m'intéressent ; j'ai envie de les comprendre. Je ne crois pas qu'elles soient seulement superficielles. Dans leurs comportements, un peu extrêmes et parfois risibles, se cachent beaucoup de blessures et d'angoisses. Je les aime, ces femmes et compatis à leur sort. Vu sous cet angle, la profondeur donnée à Miriam me plaisait. Je l'ai aussitôt lue comme cela : une passionnée qui aurait voulu accomplir beaucoup de choses et qui ne parvient pas à le faire à cause du regard des autres.

Comment voyez-vous les autres personnages du film ?

Sofia, la rebelle, n'a pas supporté la pression familiale. Kenza, au contraire, a choisi de rentrer dans le moule ; elle pense être dans le vrai, et cela lui a d'ailleurs plutôt réussi. La mère, elle, est le prototype de la femme orientale. Comme beaucoup de petites filles, elle a grandi dans l'idée qu'une femme doit se sacrifier pour les autres, que tout passe avant son plaisir et son accomplissement personnel.

Parlez-nous du personnage de la grand-mère.

C'est le plus beau personnage du film. Le plus vrai, le plus sincère. Elle ne craint pas de dire ce qu'elle pense et va à l'encontre de toutes les idées reçues. C'est un personnage qui montre la diversité des femmes dans le monde arabe : toutes ne sont pas soumises ni muettes. Et même lorsqu'elles semblent l'être à l'extérieur, elles peuvent parfaitement s'exprimer dès lors qu'elles sont en famille ou avec des amis. Elles sont capables de dire tout haut et très fort ce qu'elles pensent.

Est-ce récent ?

Non. Je crois que ça a été de tout temps comme cela.

Durant ces trois jours de deuil, les femmes ne cessent de transgresser les règles : elles boivent et fument et s'en cachent à peine.

C'est devenu assez courant dans les pays musulmans. C'est lié au degré de croyance des gens. Dans ROCK THE CASBAH, les femmes agissent comme elles en ont envie et en parlent entre elles. Cela brise les clichés qu'on a l'habitude de voir et qui donnent l'impression qu'elles ne font jamais ce qu'elles veulent.

Comment avez-vous travaillé votre rôle ?

Très simplement. Je ne prépare pas vraiment mes personnages. Ce ne sont pas des rôles de composition. J'avance à l'instinct. Je me mets dans les situations dans lesquelles ils se trouvent et j'essaie de réagir en fonction de celles-ci. Je joue les choses comme je les ressens.

Le fait d'être réalisatrice était-il un handicap pour vous ?

Non, au contraire. J'aime oublier que je suis moi-même réalisatrice pour ne me concentrer que sur le jeu. Le fait de vivre en communauté durant plus d'un mois a beaucoup contribué à nous souder. Nous petit-déjeunions, déjeunerions et dînions ensemble. Nous habitions au même endroit. C'est très précieux sur un tournage : on se sent en famille et la complicité qui se développe hors plateau se sent à l'écran.

Que pensez-vous du fait que Laïla Marrakchi ait fait appel à des actrices de nationalités différentes pour le film ?

Cela donne des touches de couleurs et des tonalités différentes. Cela enrichit le film. C'est un choix passionnant.

ENTRETIEN

LUBNA AZABAL



Quelle a été votre première réaction en lisant le scénario de ROCK THE CASBAH ?

J'ai été totalement embarquée. J'ai aimé son ton qui mêlait fraîcheur, glamour et politique. J'ai aimé ce chœur de femmes qui s'élève autour de l'enterrement de l'homme qui leur a gâché la vie. J'y voyais un message fort : on a besoin que les femmes arabes fassent entendre leur voix. Tant que l'on n'admettra pas qu'elles sont les égales des hommes et que leurs droits ne seront pas reconnus, il est impératif qu'elles se battent. Les femmes du film appartiennent à la bourgeoisie marocaine, elles sont instruites, ont la chance d'avoir voyagé et de connaître le monde extérieur mais, malgré cela, on les sent habitées par un sentiment de claustrophobie. Elles étouffent dans cette société où les hommes ont leur place préinscrite, où on ne leur demande pas leur avis et où les règles sont omniprésentes. On sent qu'elles n'arrivent pas à couper le cordon. Dans leur cas, on a presque envie de parler de pipeline !

Cet enterrement agit chez elles comme une soupape.

Et c'est exactement comme cela que les choses se déroulent dans la réalité. Le film décrit un enterrement de luxe ; dans les classes populaires, la soupape saute de manière encore plus violente. On lâche tout, il faut que ça pète ! Le drame est une dimension profondément ancrée dans notre culture.

Les femmes du film se lâchent littéralement.

Le retour de Sofia sert de détonateur : elle agit comme un miroir. "Regardez, leur dit-elle, ce que vous avez fait de vos vies !" Sofia est pleine de rancœur et réveille en elles une série d'événements que tout le monde avait souhaité enfouir. On parle souvent fort dans les familles arabes, on hurle parfois, mais on ne se raconte pas grand-chose : le non-dit est un sport national chez nous.

Kenza, votre personnage, est très différent des rôles que vous avez interprétés jusqu'ici.

Oui, elle est davantage dans le registre de la comédie. C'est un personnage à la Woody Allen. Lorsque nous nous sommes rencontrées, Laïla et moi, nous nous sommes tout de suite mises d'accord pour donner à Kenza une dimension qui soit à la fois drôle et touchante ; ne surtout pas tomber dans le fade ou le pastel. Kenza ne pouvait pas se cantonner à un rôle de femme musulmane mariée et mère d'un enfant. Elle est plus subtile que cela, plus colorée.

C'est la plus proche du défunt, auquel on sent qu'elle vouait une véritable idolâtrie.

Elle est restée la petite fille amoureuse de son papa. Son père est le seul homme de sa vie, elle n'a pas de vie de couple ni de main mise sur son fils et c'est un peu la première de la classe.

Elle est aussi la plus militante.

Et je dirais la plus ouverte avec le personnage de la grand-mère. Kenza est la plus croyante de toutes – elle est celle qui prie. Pour autant, elle ne remet pas en cause les choix de ses sœurs : ni ceux esthétiques de Miriam qui multiplie les opérations de chirurgie, ni ceux de Sofia qui est devenue comédienne. Elle est tolérante. Kenza a des principes mais ne "bouffe" pas les autres à cause d'eux.

J'aimais aussi qu'elle soit celle qui revendique : elle a fait des études et en tant que musulmane, elle connaît le Coran. Elle a donc le répondant suffisant pour remettre les autres à leur place. Kenza aurait pu avoir une vie différente mais y a renoncé pour rester avec son père. Est-elle heureuse ? Oui, d'une certaine façon : pour elle, enseigner est le plus beau métier du monde.

Comment avez-vous travaillé votre personnage ?

Je procède toujours de la même façon. Il y a d'abord une étape très scolaire qui consiste à apprendre parfaitement le texte ; elle est d'autant plus importante et longue pour moi que je suis dyslexique. Ensuite, je travaille beaucoup en amont. Je suis 24 heures sur 24 avec mon scénario, je rêve dessus, je prends des notes, je teste des choses. À partir du moment où je me suis fait mon idée du voyage, je cherche les clés pour l'accomplir. Cela passe parfois par des détails, la couette que je porte au début du film, les lunettes. Laïla n'était pas du tout convaincue par cet accessoire, je le lui ai en quelque sorte imposé : il était évident pour moi que Kenza devait en porter.

Parlez-nous des autres femmes du film.

Sofia est celle qui dit non. Miriam, je la vois comme une fleur qui s'ouvre et se retient sans arrêt de faner. Elle souffre tellement de sa beauté ; c'est un personnage très frais et très mélancolique qui m'émeut particulièrement. La sœur décédée m'apparaît comme une victime de guerre et la mère comme l'arbre sur lequel on peut se reposer. Ma préférée, c'est la grand-mère. C'est un personnage à la Almodóvar, une ancienne féministe ; elle représente le Tanger de la Belle Époque, cette mémoire d'un Maghreb insouciant, pas encore claustrophobe, quand Paul Bowles et les Rolling Stones y avaient posé leurs valises et que les femmes se promenaient en mini-jupes et fumaient dans la rue. On oublie trop souvent que cette période a existé.

Vous êtes depuis toujours très engagée.

Je pense que, quels que soient les sujets qu'il traite, le cinéma est presque toujours politique. J'adorerais tourner des thrillers, des sujets plus légers mais il se trouve qu'on m'offre des personnages comme celui de Kenza et je les prends avec plaisir : je préfère de loin incarner une femme comme elle plutôt qu'une victime qui se fait battre par son mari. Il me semble qu'en le faisant, c'est une porte que j'ouvre au spectateur : voyez, il est possible de changer les choses...

Parlez-nous du tournage.

Je connais très bien Hiam Abbass mais je n'avais jamais rencontré les autres comédiennes. Au bout de cinq minutes, lors des premières répétitions, j'ai eu le sentiment de les connaître depuis dix ans. Le scénario étant très écrit et très précis, les choses devenaient faciles. Il est arrivé que Laïla nous demande d'improviser pour certaines séquences : elle reprenait certains de nos dialogues et les réinjectait dans la scène que nous tournions. Son extrême préparation nous permettait cette liberté.

Aviez-vous vu MAROCK avant de tourner avec Laïla Marrakchi ?

Oui. J'avais non seulement beaucoup aimé le film mais également énormément admiré le courage qu'elle avait eu d'aller le présenter au Maroc. Tout le monde là-bas n'était pas prêt à recevoir l'histoire d'une jeune Marocaine qui tombe amoureuse d'un Juif.

À l'époque, en 2005, le film avait créé la polémique. Pensez-vous que ROCK THE CASBAH, qui fait largement allusion aux nouveaux droits des femmes sur l'héritage, un thème très sensible, déclenche les mêmes réactions ?

Dans la mesure où ces allusions sont mises dans la bouche de Kenza, une femme profondément croyante, je ne le pense pas. Elle n'insulte personne et se contente de dénigrer ceux qui voudraient réinterpréter la loi en fonction de leurs propres intérêts. Mise à part la scène au début du film où le mort bande, ROCK THE CASBAH me paraît moins sujet à débat que MAROCK ou GOODBYE MOROCCO que j'ai tourné l'an dernier avec Nadir Moknèche.

ENTRETIEN

ROB



Comment avez-vous été amené à composer la bande originale de ROCK THE CASBAH ?

Par amitié. J'avais rencontré Alexandre Aja en travaillant sur la musique de MANIAC de Franck Khalfoun. Quand Laïla Marrakchi préparait son film, elle était à la recherche d'une musique originale. Alors que pour MAROCK elle n'avait utilisé que des musiques préexistantes, cette fois elle désirait collaborer avec un compositeur qui puisse traduire ses envies. Alexandre nous a fait nous rencontrer. Il se trouve également que Stéphanie Carreras, la productrice de ROCK THE CASBAH, est non seulement une voisine, mais également une amie de ma femme. Tout convergeait pour que j'hérite de cette bande originale.

La musique que vous aviez composée pour MANIAC était dans des tonalités sombres et électroniques. Ici, elle est au contraire aérienne, lumineuse, orchestrée.

J'aime être sentimental dans la musique. Soutenir l'action ne m'intéresse pas vraiment. Si je dois composer quelque chose pour une scène gore, j'essaye toujours de traduire ce que les personnages ressentent. C'est ce qui me passionne. On s'est complètement retrouvé sur ce point, Laïla et moi. Ici, je voulais restituer en musique ce temps suspendu dans lequel vit cette famille réunie dans le deuil. Dans le film, Laïla montre combien les moments de tristesse sont aussi accompagnés d'instantanés de bonheur très forts. Mon objectif était de créer un climat qui restitue cet état hors du temps et de l'espace, déconnecté du quotidien et de la réalité. C'est pour cette raison qu'on a très vite décidé qu'on n'utiliserait pas d'instruments orientaux et qu'on n'irait pas puiser dans la musique marocaine. Au contraire : on a privilégié une musique qui soit comme une sorte de bulle dans laquelle se déroule des choses intenses.

Comment avez-vous travaillé ?

Je suis intervenu quand le montage était presque achevé. J'ai eu la chance de voir le film, avant de me mettre à travailler. C'était assez facile d'être inspiré, puisque le film est très prenant. Quand je me suis mis au piano, je n'ai pas cherché une mélodie, mais un climat harmonique. Il fallait que ce ne soit ni trop lourd, ni trop fin. Comme lorsqu'on cherche la bonne épaisseur de matelas ! Les premières maquettes présentaient un piano seul. Mais comme on baigne dans une maison très luxueuse, envahie par la végétation, j'ai pensé qu'il fallait une instrumentation plus sophistiquée. Je désirais des cordes, des bois, des tonalités chaudes, des éléments qui restituent le confort qu'on ressent lorsqu'on voit le film. On sent que les canapés sont moelleux, que les draps sont soyeux, que la nourriture est délicieuse. Il fallait que la musique soit elle aussi délicieuse, en quelque sorte.

Quel est la qualité première d'une bande originale ?

Transporter le spectateur dans le sens du film en lui faisant ressentir des émotions profondes. On parle des muscles profonds lorsqu'on travaille sur le corps. La même notion existe en musique. Il s'agit d'aller chercher des choses très enfouies. Lorsqu'on touche ça, c'est fantastique.

Quels référents aviez-vous en tête lorsque vous avez commencé à composer ?

Quand on s'est rencontrés, Laïla et moi, on était tous deux dans une période Michael Nyman. C'est la seule référence dont on ait jamais parlé. J'ai composé au piano d'abord, pour étoffer un peu après, puis j'ai fait écouter les étapes successives à Laïla. Ça lui a plu. Par conséquent, on n'a pas eu à argumenter, à débattre ou bien à se faire écouter des choses.

Vous êtes à l'aise dans tous les registres musicaux ?

J'ai l'impression de bénéficier de la chance du débutant. Je ne fais de la musique de film que depuis trois ans. C'est un rêve de faire ce métier. J'ai une sorte de fontaine intarissable à ma disposition. Dès qu'on me parle d'un nouveau film, j'arrive toujours à trouver un angle nouveau, une idée. C'est extrêmement jouissif. Ce qui est formidable quand on travaille avec des cinéastes indépendants, c'est que la relation avec le réalisateur est souvent privilégiée. De fait, je considère que je ne suis pas seul à composer, je collabore avec quelqu'un qui me pousse à explorer des directions nouvelles. Ma philosophie, c'est de me mettre tout entier au service du film. Quand un réalisateur me demande quelque chose, j'accepte sa vision, tout en tâchant de l'améliorer. À chaque fois, cette démarche a donné des choses inattendues, plutôt heureuses.

Quelle différence existe entre ROCK THE CASBAH et les autres films sur lesquels vous avez travaillé ?

C'est la première fois que je me laisse complètement emporter par le film pour lequel je compose. Je me souviens avoir été assis devant un écran, entouré de mes instruments, et d'avoir été submergé par des montées de larmes, ou bien de rire aux éclats ! C'étaient des émotions intenses que je ne pensais pas ressentir un jour en travaillant en studio, avec toutes les contraintes techniques et de temps que ça implique. Ce film nous renvoie à des drames familiaux qu'on a tous vécus. C'était également passionnant de travailler sur le thème du secret et d'être plongé dans un univers si éloigné du mien.

ENTRETIEN LAURENT GARNIER



© Droits réservés

Pourquoi avez-vous accepté de collaborer à ROCK THE CASBAH ?

Parce que j'avais aimé MAROCK. On s'était rencontré, Laïla Marrakchi et moi, et j'avais été séduit par sa personnalité. C'est une artiste passionnée, qui a beaucoup de choses à dire et qui veut raconter des histoires différentes. Laïla ne fait pas un cinéma facile. MAROCK décrivait une jeunesse dorée marocaine dans tous ses excès, et ce n'était pas un thème simple à traiter. J'avais aimé la façon dont elle avait eu le courage de briser les clichés.

Qu'attendait-elle de vous ?

De trouver des titres musicaux qui correspondent à quelques scènes importantes du film. En parallèle, Laïla avait également des chansons en tête qu'elle voulait conserver pour des scènes clés, comme celle d'Anthony & The Johnsons qui fonctionne merveilleusement bien. Pour le générique, j'ai déniché la bande originale d'un film de 1942 : ROAD TO MAROCCO réalisé par David Butler, avec notamment Bing Crosby et Anthony Quinn. C'est une merveille du swing, bourrée de clichés : « Au Maroc, c'est plein de voleurs ! »

Comment avez-vous procédé pour sélectionner certaines des chansons qui apparaissent dans le film ?

Laïla m'a d'abord donné à lire le scénario, puis elle m'a décrit dans le détail les scènes qu'elle allait filmer. Là, j'ai commencé une première sélection, environ cent quatre-vingt titres puisés dans la base numérique de ma radio en ligne : www.pedrobroadcast.com.

Puis, j'ai étendu mes recherches à ma collection de disques vinyles et à Internet : Spotify, etc. Chaque titre que j'ai soumis à Laïla était accompagné d'un dossier qui décrivait son genre, son histoire, et les raisons pour lesquelles je pensais qu'il était intéressant. Ensuite Laïla m'a envoyé des séquences de ROCK THE CASBAH, afin de me faire voir le premier montage du film. Durant ces étapes, j'ai pu affiner davantage encore ma sélection jusqu'à disposer d'un nombre de chansons qui, toutes, pouvaient convenir aux différentes scènes du film.

Vous avez laissé à Laïla le choix final ?

Bien sûr. Quand je travaille sur un projet comme celui-ci, je me mets complètement au service du réalisateur. Et dès que je participe à une aventure artistique, je m'investis à fond ! Dès le début, il était clair pour moi qu'il revenait à Laïla de choisir ce qu'elle pensait être le meilleur pour son film.

LISTE ARTISTIQUE



SOFIA
MIRIAM
KENZA
AICHA
ZAKARIA
YACOUT
MOULAY HASSAN
LALLA ZAZA
YOUSSEF
AHMED
DR BERRADA
MAMOUN

MORJANA ALAOUI
NADINE LABAKI
LUBNA AZABAL
HIAM ABBASS
ADEL BENCHERIF
FATIMA HARANDI « RAOUIA »
OMAR SHARIF
ASSIA BENTRIA
LYES SALEM
HASSAN EL GANOUNI
MOHAMMED AYAD
HADI ALAOUI

LISTE TECHNIQUE



SCÉNARIO ET RÉALISATION
PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE ESTRELLA PRODUCTIONS
PRODUCTEUR ASSOCIÉ
PRODUCTEUR ASSOCIÉ
COPRODUCTEUR PATHÉ
PRODUCTEUR ASSOCIÉ PATHÉ
COPRODUCTRICES AGORA FILMS

COPRODUCTEUR ASSOCIÉ LA CHAUVÉ-SOURIS

IMAGE
DÉCORS
MONTAGE
MUSIQUE

SON

1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR
SCRIPTÉ
CASTING

COSTUMES
MAQUILLAGE
COIFFURE
DIRECTEUR DE PRODUCTION
RÉGIE

**LAÏLA MARRAKCHI
STÉPHANIE CARRERAS
ALEXANDRE AJA
MATTHIEU PRADA
ROMAIN LE GRAND
JONATHAN BLUMENTAL
SOUAD LAMRIKI
BÉNÉDICTE BELLOCQ
ÉRIC NÉVÉ**

**PIERRIC GANTELMi D'ILLE
BENOÎT BAROUH
JENNIFER AUGÉ
ROB
LAURENT GARNIER
ALEXIS PLACE
CÉDRIC DELOCHE
MARC DOISNE
ALI CHERKAoui (A.F.A.R)
CLÉMENTINE SCHAEFFER
CONSTANCE DEMONTOY
RAKEL TAXI
AYDA DIOURI
GHIZLAINE NEJJAR
KHADIJA NAJAH
ALBERT BLASIUS
DRISS LARAKI
RABII EL BAKKI
GILLES BENCHETRIT**